L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. F. WEISSE & Co. — Rue de Chartres No 73, Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 21 MARS 1861.

G. F. WEISSE — N. DUFOUR — E. DUVERGER — S. HARBY — } Editeurs Propriétaires

Nouvelle-Orléans,
JEUDI MATIN, 21 MARS.

☞ Voir la seconde page, pour :
Le Feuilleton.
Le Bulletin Commercial,
Le Marché aux Bestiaux,
Le Mouvement du Port,
Le Départ des Steamers et Bateaux.

Abonnés à la Semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par E. Forstall N. 511, rue d'Amour — Meubles.
Par B. Depas, succursale No 176, rue Royale — Vins, liqueurs, cognac, brandy à l'eau-de-vie.
Par F. Kerr & Co, 49 et 47 Vieille Levée — Chaussures, vêtements, chemises, robes, verre, marchandises assorties.
Par M. Barrett, Jr., à la Bourse St Louis — Terrain à M. Delcambre.
Par le Shérif, continuation de la vente du fonds de succession de B. Duralde, situé à l'angle des rues Royale et St-Pierre, sous Distr. I, 11 heures, au comptoir.

La Confédération du Sud et les Puissances Européennes.

L'opinion publique en Europe est à cette heure complètement édifiée sur la question américaine. Elle connaît encore la prépondération avec laquelle les Etats coalisés se sont soyons de l'Union, mais elle n'ad net pas que le gouvernement général, en présence d'une manifestation aussi éclatante de la volonté populaire, ait le droit d employer la force pour imposer sa domination à quatre ou cinq millions de libres citoyens. La tentative serait d'ailleurs aussi folle que criminelle, car l'administration de M. Lincoln, avec toutes les ressources dont elle dispose en hommes et en navires, ne parviendrait jamais à établir son pouvoir sur un seul point des Etats confédérés.

Les sympathies de l'ancien Monde ont paru d'abord hésiter, mais, éclairées sur la véritable signification du mouvement populaire dans l'Extrême Sud, elles sont maintenant acquises à notre cause. L'Europe sait que c'est contre le fanatisme abolitioniste que le peuple des Etats constitutionnels que les Etats coalisés prétendent défendre. Le monde entier était à même de rompre avec les Etats-Unis ? Les faits parlent-ils en faveur de la révolution que les puritains ont accomplie ? L'histoire dira-t-elle que le peuple du Nord a toujours été favorable aux principes qui déterminent les événements, se chargera de répondre à cette double question. Quant aux gouvernements, ils ne doivent voir que le fait accompli.

Les cabinets européens n'empêcheront donc en rien notre séparation définitive. Ils reconnaîtront la Confédération, dès qu'il leur sera démontré que la sécession entre le Nord et le Sud est définitive et qu'il n'existe plus d'espérance de rapprochement. Parmi les puissances qui plaident le plus chaleureusement en faveur de cette reconnaissance, nous citerons la *Prusse*, un des organes les plus influents de la presse parisienne et d'où l'opinion, grâce à son caractère semi-officiel, acquiert un poids considérable. Les articles qui ont paru dans le *Pays* sur la question américaine sont les plus remarquables que nous ayons lus dans les feuilles françaises. Non seulement l'auteur démontre à fond notre système gouvernemental, mais il est familier avec les détails qui concernent les rapports entre les Etats libres et les Etats esclaves.

La plupart des journaux, tant en Angleterre que sur le continent, prétendent d'abord que la question entre le Nord et le Sud était celle de l'abolition ou de l'abandon de l'esclavage, et quelques uns ne sont pas encore revenus de cet erreur grossière. Aussi exprimaient-ils leurs craintes en ce qui concerne la production du coton dont l'interruption leur paraissait imminente. Des fonds mieux informés ont dû plus tard que la cause du désordre était tout entière dans l'interprétation d'une disposition de la constitution fondamentale, que, selon le Sud, impose au Congrès le devoir de reconnaître et de protéger l'esclavage dans les territoires, et, selon les républicains du Nord, hostiles au travail servile, ne le lui commande nullement.

Mais nous ne voulons que citer le dernier article du *Pays*, que nous reproduisons en entier à cause de son importance et que nous livrons aux méditations de nos lecteurs. Le voici :

La rapidité avec laquelle marche la crise américaine nous impose l'obligation, pour ne pas laisser s'accumuler l'opinion publique par les événements secondaires, de revenir à plus de fréquents intervalles, et d'arriver tout de suite à la question beaucoup plus importante qui va forcément, d'un moment à l'autre, être soumise à la décision souveraine de l'Europe.

L'Union américaine n'existe plus. La Caroline du Sud, la Georgie, l'Alabama, le Mississipi, la Louisiane, le Texas et la Floride, sont, à l'heure où nous écrivons, réunis en convention à Montgomery (Alabama), à l'effet de former une nouvelle Confédération. En entrant en session, M. Lincoln trouvera se trouver en présence d'une autre Cour de justice régulièrement constituée, qu'il lui faudra admettre au rang des nations indépendantes ou subjuguer par la force des armes.

Le temps des réminiscences est passé. Les aspirations politiques, glacées quelque secondaires qu'elles soient, devaient s'effacer devant la réalité. La question nous est donc désormais posée : Faut-il accorder une sanction quelconque à une entreprise dans laquelle se trouve engagé, au plus haut degré, un intérêt plus général, car bientôt la nouvelle Confédération va frapper aux portes de l'Europe, pour demander la reconnaissance de son indépendance et réclamer un rang parmi les nations du globe.

Cette éventualité prochaine, il nous paraît indispensable de donner un aperçu rapide de l'importance de cette Confédération qui va naître.

Les Etats du Sud, au nombre de quinze, comptent une superficie de un million de milles carrés, sans compter la portion du territoire commune à sa frontière septentrionale. Leur domaine territorial est le littoral de l'océan depuis la baie de Chesapeake jusqu'au golfe du Mexique, dans lequel vient se jeter le Mississipi, après un parcours de 4,000 milles à travers la Louisiane, le Mississipi, le Tennessee, le Kentucky, le Missouri et l'Arkansas, offrant le seul moyen qu'ait un agriculteur, éloigné de la côte, pour opérer à peu de frais le transport des produits d'une grande partie des Etats de l'Ouest.

Leur population, livrée tout entière à la grande agriculture, s'élève à plus de 12 millions d'habitants. Ses principales productions, outre celles de construction ou de ravitaillement dans le nord de l'Etat-Unis, en Europe même, sont le tabac, le sucre, le riz et le coton.

La récolte de ce dernier produit, année commune, quatre millions cinq cent mille balles représentant une somme de francs 900,000,000
Il y 25,000,000
Sucre 100,000,000
Sucre 5,000,000
Recettes ordinaires et municipales 30,000,000
Dépenses ordinaires et municipales 30,000,000
de guerre .....
Fr. 1,255,000,000

Une grande partie de ces produits figurait au premier lieu dans l'exportation des ports de New York, Boston et Philadelphie, où ils font une concurrence active à Hambourg et Brême.

L'importation des Etats-Unis n'est pas moins importante dans toutes les branches de l'industrie française, en raison de la différence de prix de la main d'œuvre, un avantage qui, pour aux droits de douane dont seront probablement, pourtant en échec le fanatisme du Nord, si préserver d'une destruction presque certaine les entrepôts de Nouvelle-Orléans, qui auraient ne pouvoir soutenir à présent. Nous ne sommes pas au temps, Dieu merci ! où on se faisait gloire de s'exiger du haut de la tribune *Pourquoi les colonies plaident qu'on paye ainsi cher !*

En résumé, les développements sur lesquels nous avons appelé l'attention de nos lecteurs et auxquels nous nous groupent et se formulent en quelques questions :

1° L'Europe peut-elle se passer aujourd'hui du coton américain ? Deux faits répondent d'avance négative. Le premier, le Brésil, Porto Rico, l'île de Cuba, Manille, pays qui doivent leur prospérité à des institutions identiques, et d'ailleurs dont elle reconnaît aux produits qu'il est le produit d'un travail servile et le rejette.

Evidemment non, car il en résulterait un danger pour l'approvisionnement de ses manufactures et pour la stabilité de la valeur de ses rentes, dont la condition morale et matérielle a progressé depuis le commencement de ce siècle, en raison directe de l'augmentation du coton. L'industrie cotonnière anglaise, qui est surtout celle du Lancashire, n'est elle pas déjà dans une position assez critique pour empêcher la crainte de nouveaux désordres résultant de la détresse de ses ouvriers ?

2° Existe-t-il un autre sol et un autre climat aussi bien adapté à la culture du coton ?

Non, pour beaucoup de raisons. L'Angleterre étudie en vain depuis longtemps la solution de ce problème.

Dût-on la trouver qui, plus heureuse, pas seule l'Algérie, mais la Chine ont compté sur une prédile suffisant à la propre consommation, qui après le peuplement de cette colonie et une série d'études agricoles et d'essais sérieux capables d'éclairer le colon sur le sol africain,

3° Devons nous enlever à notre commerce et à notre industrie la certitude d'échanger ses produits, et de les transporter par nos navires, de la France et les Etats du Sud, et sacrifier des intérêts aussi importants à une question de fausse philanthropie ? Non, la France doit au contraire saisir cette occasion d'étendre ses relations commerciales avec tous les points du globe, afin d'employer l'influence qui en sera le résultat à obtenir progressivement et comme amélioration le changement de leur système de travail, au lieu de provoquer comme les Etats du Nord, et d'où naîtrait une question de ruine et d'anéantissement.

Là est toute la question américaine, que le sentiment seul ne saurait résoudre d'une manière satisfaisante pour tous les grands intérêts en jeu.

Mais en attendant ces résultats, qui découleront du jour accepté fait en Europe à la nouvelle confédération, que les vrais philanthropes se rassurent, ils se trompent étrangement sur la véritable condition des noirs dans le Sud. Nous admettons volontiers que l'esclavage est pardonnable, car ils n'ont appris à connaître les relations du maître à l'esclave que dans l'ouvrage de Mme Beecher Stowe. La savons-nous dans les conclusions de ce roman, élevé à la hauteur d'une dissertation philosophique, mais bien plutôt inspiré, à l'insu de l'auteur, par le désir d'opérer l'opinion publique, de provoquer la révolution et de recourir au besoin au meurtre et à l'incendie !

Un roman est une œuvre de fantaisie qu'on ne réfute pas, et qui ne peut servir de base à aucune argumentation. Nous cherchons ailleurs nos documents et les éléments de notre discussion : les faits sont éloquents et les statistiques non moins apprenant que sous la surveillance de ces maîtres si cruels et si terribles, si l'on en croit Mme Stowe, la population noire du Sud s'accroît régulièrement dans une proportion presque égale que la population blanche, tandis qu'aux Antilles et en Afrique et surtout dans les Etats où philanthropiques du Nord, la race noire décroît dans une progression effrayante. Comment Mme Beecher Stowe concilliant elle ce fait avec ses étranges assertions ?

La condition de ces noirs est assurément meilleure que celle des ouvriers agricoles de nombreuses portions de l'Europe : leur moralité est de beaucoup supérieure à celle des negres affranchis du Nord, et les planteurs encouragent le mariage et cherchent autant à développer chez eux le sentiment de la famille, dans le but de les attacher au foyer domestique, par conséquent à la maison du maître. Il devra donc reconnaître qu'en pareil cas l'intérêt du planteur, a défaut d'autre mobile, a pour résultat d'avancer le bien-être et la moralité des noirs.

Cette, nous le croyons, il est possible d'établir entre leur condition, c'est même à ce but que le Sud travaille depuis longtemps en cherchant à les préparer à une civilisation plus complète.

Nulle part, peut-être, et, en effet, en égard à la population, il n'existe plus d'hommes éminents et doués de sentiments généreux que dans le Sud. Nulle part on ne possède des femmes plus belles, plus distinguées et plus charitables. A commencer par l'intrépide Washington, la liste de la noble phalange qui ont pris part au gouvernement des Etats-Unis montre que tous ceux qui ont jeté un illustre sur leur pays et conquis l'admiration de l'Europe devaient le jour à ce Sud si maltraité.

Est-il vrai que tant de distinction, de talent et de grandeur d'âme, qui en naître de tous les rangs de la société, et de la corruption qui voudrait aujourd'hui lui attribuer à la population du Sud ? Les fois de l'inflexible logique ont toujours toutes ces fausses imputations. Elles ont toujours été démenties par les événements. Le génie de l'Europe, devant